

DST n° 2
Francis Wolff, *La vie a-t-elle une valeur ?* (2025)

Structure argumentative

I. Une vie sans valeur (§ 1 et 2)

I.1. L'impossibilité du respect mutuel (§ 1)

- Il est fallacieux d'affirmer que tous les vivants communient nécessairement autour de la vie.
- L'existence des uns s'affirme en effet aux dépens de celle des autres.
- Aussi la vie ne peut-elle être morale, sauf à disparaître.
- Traiter l'autre avec égards serait mortifère puisque de sa mort dépend la survie.

I.2. Une vie amoralisée (§ 2)

- La seule valeur qu'on peut reconnaître à la vie est ainsi une anti-valeur à nos yeux.
- La vie est en effet guerre de tous contre tous, malgré certains cas de collaboration apparente.
- Essentiellement étrangère à la morale, elle ne vise qu'un objectif : elle-même.
- Aucun être vivant ne peut donc être considéré comme bon ou mauvais.

➔ Gradation et approfondissement : « Mais il faut aller plus loin »

II. La hiérarchisation des vies (§ 3 à 5)

II.1. L'exemple argumentatif de la vie humaine (§ 3)

- L'amélioration quantitative et qualitative de la vie humaine dont nous bénéficions correspond au triomphe de cette dernière sur d'autres formes de vie.
- Ces micro-organismes pathogènes déploient une inventivité vitale qui en fait de redoutables adversaires.
- Il est donc heureux que les scientifiques aient conçu des moyens efficaces pour nous en protéger voire pour les détruire.

II.2. Un égalitarisme délétère (§ 4 et 5)

- En effet, il convient de se demander qui mérite de vivre, car dans certaines situations un choix s'impose.
- Les parasites, les prédateurs, les destructeurs – ou leurs victimes ?
- Placer toutes les vies sur un pied d'égalité est en réalité à la fois immoral et néfaste.

III. La valeur supérieure de la vie humaine (§ 6 et 7)

III.1. Une hiérarchisation anthropocentrée (§ 6)

- D'un point de vue vital, aucun vivant n'est « nuisible ». / Aucun vivant n'est intrinsèquement malfaisant.
- Un effort axiologique s'impose néanmoins, mais selon quel point de vue ?
- Une réponse s'impose, même aux plus réticents : celui de l'être humain.

- Il faut admettre qu'une vie humaine vaut davantage.

III.2. (§ 7) « une autre raison »

- En outre, l'être humain est le seul vivant capable de se détacher de son point de vue spécifique.
- Aussi peut-il envisager objectivement la situation globale des vivants, et agir en conséquence.

Proposition de résumé

Prétendre que les vivants communient dans l'amour de la vie est fallacieux : l'existence des uns s'affirme aux dépens des autres. La vie ne peut donc être morale, sauf à disparaître. Traiter l'autre avec égards serait mortifère puisque de sa mort dépend la survie. La vie est /⁵⁰ guerre de tous contre tous. Étrangère à la morale, elle est à elle-même son unique fin. Aucun être vivant ne peut donc être considéré comme bon ou mauvais.

Plus encore, l'amélioration de la vie humaine dont nous bénéficions est un triomphe sur d'autres formes de vie, micro-organismes /¹⁰⁰ pathogènes à l'activité redoutable. Il est donc heureux que les scientifiques aient conçu des moyens efficaces pour nous en protéger et les détruire. Il faut en effet se demander qui mérite de vivre. Les parasites, les prédateurs, les destructeurs – ou leurs victimes ? Placer toutes les vies sur un pied /¹⁵⁰ d'égalité est en réalité à la fois immoral et néfaste.

Aucun vivant n'est intrinsèquement maléfisant ; pourtant un effort axiologique s'impose. Mais selon quel point de vue ? Indubitablement celui de l'être humain, dont la vie vaut davantage. En outre, l'homme est le seul vivant capable d'/²⁰⁰ un regard décentré. Il peut ainsi envisager objectivement la situation globale des vivants, et agir en conséquence.

[217 mots]

Dissertation n° 3 – Wolff

« L'anthropocentrisme n'est pas seulement souhaitable, il est inévitable. »

Analyse de la citation

L'unique terme clé de ce sujet court est bien entendu l'« anthropocentrisme ». Il fallait donc nécessairement définir cette notion en introduction. Il s'agit d'une « doctrine ou attitude philosophique qui considère l'homme comme le centre de référence de l'univers » (TLFi) et qui estime donc que toute chose se rapporte à lui.

Se rallier à l'anthropocentrisme, c'est donc, comme le souligne le texte de Francis Wolff :

→ adopter sur la nature le point de vue de l'espèce humaine, appréhender la nature à travers la seule perspective humaine ;

→ utiliser ce point de vue humain comme instrument de mesure, de hiérarchisation des « aspirations à vivre », afin de déterminer « qui mérite de vivre ». L'homme apparaît donc comme « évaluateur » de tous les vivants, source de valeurs : il s'attribue à lui-même une valeur tout en en conférant aux autres ;

→ considérer la vie humaine comme ayant plus de valeur que celle des autres vivants sur cette « échelle de valeur anthropocentré ». Dans cette perspective, l'anthropocentrisme est une forme de **spécisme**, notion que l'on peut définir comme un « parti pris en faveur des intérêts des membres de sa propre espèce et à l'encontre des intérêts des membres des autres espèces ».

Un double jugement est porté par Francis Wolff sur cet anthropocentrisme :

- l'anthropocentrisme est présenté dans un premier temps comme « **souhaitable** » : une telle attitude serait ainsi bénéfique sans que l'auteur ne précise, dans cette phrase, pour qui : pour le seul être humain ? pour tous les vivants ? pour la nature ?

- dans un second temps, et à travers une gradation (« pas seulement... »), Francis Wolff affirme que l'anthropocentrisme est « **inévitable** » : il se produirait nécessairement. Là encore, on peut interpréter de plusieurs manières cette assertion : est-ce parce que l'être humain ne peut échapper à cette attitude ? parce que la vie, la situation des vivants au sein de la nature rendent nécessaire l'évaluation humaine ?

Limites de cette thèse = problématisation

En tous les cas, le propos de Francis Wolff apparaît comme **paradoxal** : contraire à la *doxa*, c'est-à-dire à une opinion communément répandue aujourd'hui.

L'anthropocentrisme a en effet mauvaise presse. Décrié comme une forme de « chauvinisme¹ humain », il correspondrait à une valorisation excessive et sans discernement du point de vue humain, une prise en compte des seuls intérêts humains au détriment des autres intérêts, systématiquement méprisés. L'anthropocentrisme serait ainsi largement responsable de la crise écologique que nous vivons, et dont pâtissent tous les êtres vivants, y compris l'être humain. C'est ce que souligne par exemple l'encyclique *Laudato si'* du pape François (2015) qui fustige « un anthropocentrisme despotique qui se désintéresserait des autres créatures » (« *imperiosi anthropocentrismi, quippe qui ceteras creaturas neglegat* »). Ce rejet de l'anthropocentrisme peut prendre la forme du biocentrisme, un courant de l'éthique environnementale évoqué par Wolff dans son texte. Le biocentrisme affirme que « tout individu vivant est, à égalité avec tout autre, digne de considération morale » (Catherine Larrère, « Les éthiques environnementales », *Natures Sciences Sociétés*, 2010).

Discutable, le caractère « souhaitable » de l'anthropocentrisme l'est donc manifestement, tant pour les autres vivants que pour *anthropos* lui-même.

Mais le texte de Francis Wolff nous invite également à nuancer sa dimension « inévitable ». En effet, le dernier paragraphe souligne que l'être humain, bien loin d'être enfermé dans un point de vue anthropocentré, est le seul vivant « à pouvoir être décentré ». Nous pourrions donc prendre appui sur la pensée de l'auteur lui-même pour discuter la formulation par trop radicale qui est soumise à notre réflexion.

→ Vers la problématique

Cette citation de Francis Wolff nous invite ainsi à interroger la place et le rôle de l'être humain au sein de la nature et parmi les vivants. Est-il à la fois nécessaire et bénéfique de placer l'être humain au centre, de privilégier son point de vue et ses « évaluations » ? Nos œuvres ne

¹ *Chauvinisme* : « Patriotisme ou nationalisme exclusif, dénigrant systématiquement tout ce qui est étranger au profit d'une admiration inconditionnelle pour ce qui est national ».

nous permettent-elles pas, au contraire, de mesurer les dangers de l'anthropocentrisme tout en nous incitant à dépasser un point de vue anthropocentré ?

I. Thèse : un anthropocentrisme souhaitable et inévitable

I.1. Un anthropocentrisme « souhaitable » pour l'être humain (« pour sa propre survie ») – car la vie humaine a une valeur supérieure

Francis Wolff le souligne, l'anthropocentrisme est avant tout « souhaitable » pour la vie humaine, dont la valeur est alors pensée comme supérieure. L'être humain mériterait davantage de vivre.

I.2. Les limites du biocentrisme, c'est-à-dire de l'« égalitarisme » (§ 5)

En effet, nos œuvres mettent en scène des situations dans lesquelles « il faut choisir » (Wolff, § 4). Et ce choix semble reposer nécessairement sur une « échelle de valeurs anthropocentrée » (§ 6).

I.3. Un anthropocentrisme « inévitable »

Francis Wolff affirme en outre que l'anthropocentrisme serait « inévitable ». Si cette affirmation peut être comprise en plusieurs sens, considérons dans cette première partie l'idée selon laquelle l'être humain ne pourrait échapper à ce type d'attitude.

➔ Pourtant, l'être humain est-il digne de cette place centrale ? En valorisant comme il le fait l'anthropomorphisme, Francis Wolff ne néglige-t-il pas ce dont l'homme « pourrai[t] être capable » (*Le Mur invisible*, p. 58) ?

II. Antithèse : un double jugement à nuancer

II.1. Les méfaits de l'anthropocentrisme – pour la « biosphère » (Wolff), pour les vivants

Le caractère « souhaitable » de l'anthropocentrisme ne va pas de soi, bien au contraire. La valorisation excessive et sans discernement du point de vue de l'homme conduit en effet à la prise en considération des seuls intérêts humains, au détriment de ceux des autres vivants.

II.2. Les méfaits de l'anthropocentrisme – pour l'homme

Ces « conséquences funestes » (Wolff, § 5) de l'anthropocentrisme ne touchent pas seulement les autres vivants, jugés inférieurs à l'être humain. *Anthropos* lui-même est la victime d'agissements déterminés par une vision étroitement anthropocentrée.

→ Se dessine ainsi dans nos œuvres un tableau très sombre des actions humaines, tableau qui peut cependant être nuancé par la discussion du caractère « inévitable » de l'anthropocentrisme.

II.3. La capacité humaine au décentrement : se mettre « à la place de »

En effet, nos trois œuvres nous montrent que l'être humain n'est pas forcément prisonnier de son anthropocentrisme : il a la capacité de se décentrer, c'est-à-dire de se mettre à la place des autres vivants, de prendre en considération leur point de vue spécifique².

² Il ne s'agit pas encore du décentrement dans le sens où l'entend Francis Wolff dans le § 7 du texte : l'objectivité, le « point de vue global », que nous aborderons dans notre III afin de construire une argumentation progressive.

→ Le double jugement émis par Francis Wolff dans la phrase qui est proposée à notre réflexion peut donc être nuancé. Tout comme l'égalitarisme, l'anthropocentrisme peut être « délétère » et avoir des « conséquences funestes » (Wolff, § 5) ; en outre, nos œuvres montrent que cet anthropocentrisme est moins « inévitable » qu'il n'y paraît. C'est du reste ce que souligne Francis Wolff lui-même dans le dernier paragraphe de son texte, en nous invitant à pousser plus loin encore la discussion et à envisager sous un jour nouveau la notion d'anthropocentrisme.

III. Synthèse : un anthropocentrisme à repenser – comme nous y invite F. Wolff lui-même

III.1. La capacité humaine au décentrement – la possibilité d'une « évaluation d'un point de vue global » (Wolff)

Francis Wolff, en un retournement final, nous rappelle que l'anthropocentrisme rend paradoxalement possible un décentrement complet : « l'évaluation humaine est la seule qui puisse se faire d'un point de vue global » – avec objectivité, avec impartialité.

III. 2. Anthropocentrisme et responsabilité – l'être humain « écologue » (Wolff)

Il s'agit là d'une lourde responsabilité, comme le souligne la narratrice dans le même passage : « Parfois je préférerais que le poids de la décision ne repose pas sur mes épaules » (*Le Mur invisible*, p. 149). Prôner l'anthropocentrisme, comme le fait Francis Wolff, c'est mettre l'homme face à son devoir d'« être écologue », capable d'agir en faveur de la biosphère dans son ensemble.

Une idée d'ouverture

Loin de la caricature, la pensée de Francis Wolff ne défend pas une vision étroite et réductrice de l'anthropocentrisme : « préférer un point de vue humain », c'est notamment souligner la responsabilité de l'homme à l'égard du vivant.

On peut rapprocher cette perspective des concepts d'« anthropocentrisme faible » (Bryan G. Norton) ou d'« anthropocentrisme élargi » (Étienne Bimbenet) qui, sans rejeter un anthropocentrisme apparaissant à la fois comme « inévitable » et « souhaitable », considèrent que la valorisation de l'homme n'implique pas nécessairement la dévalorisation de la nature. L'anthropocentrisme serait donc moins à condamner qu'à renouveler, à repenser.